
Belle dame qui mord et la Presse

BELLE DAME QUI MORD

Quatorze récits d'Anne-Lise Grobéty viennent de paraître, quatorze fois quelques pages dont chaque nouvel épisode est titré d'un nom de femme, et d'un temps : « Niva en janvier », « Paulia l'après-midi », « Liviane en avril ». Liviane ? Cela sonne très sophistiqué. Et la première pose de mots : « Entêtant genêt autour de la tête » fait un puissant seuil, comme une mini-tirade, morceau d'exclamation tiré au bord d'un espace choisi où va se dérouler un événement insigne : la petite danse de l'« endouleur ». En propos liminaire, Anne-Lise Grobéty explique qu'elle aurait bien voulu choisir cette invention de mot pour titre. Pour diverses raisons, cela n'a pas été possible. Cela devait mettre l'ensemble sous le signe de l'entrée dans une souffrance.

Avec « Niva », le premier récit, Anne-Lise Grobéty établit par un petit pont de verbe, *nouer*, le lien avec son dernier roman, *Infiniment plus*, paru en 1989. C'était, détaillé jusqu'à l'écorché, le relevé d'une *nouaison* dangereuse. C'est encore d'amour et de douleur qu'il s'agit ici, quatorze prises de profil, courtes, comme des copeaux tranchés à l'instant de l'élan atterré.

Le premier récit fait vraiment très littérature, très recherché : regard sur une épine noire de campagne d'une narratrice qui sait écrire. Un printemps sauvage, des cloches mâles pour faire fuir l'hiver, un petit viol sec et des seaux de cendre grise et froide : le récit est râblé, plein d'une vie limpide, coupé d'un drame brutal, la paix comme la guerre tendues en images précises, polies, agencées comme autant de larmes.

Le malheur touche la petite fille et c'est le soleil de « Paulia l'après-midi » qui trébuche : la Reine de la Nuit a encore frappé. Vient Liviane sur le chemin de l'école, suit une mijaurée qui devra étaler, quand le blanc de la page reprend ses droits à l'issue du récit, un désaveu cinglant de ses petits calculs d'avril.

« Sélène ce lundi-là », avec un grand corps sorti du temps, éteint, marque un virage : jusque-là, l'écriture est résolument plus notable que l'objet du récit. Ici soudain, c'est l'entre-mots qui se met à exister, à faire poids de chair meurtrie et de scandale innommable entre les beaux petits dessins étincelants – il y en a eu jusque-là de ces images bien trouvées : *un grand pourquoi pend à ses lèvres à lui, comme le glaçon au bord du toit, des lèvres bien remisées l'une sur l'autre*. Et là soudain, c'est le virage – ou peut-être pour une autre lecture cela se passerait ailleurs ? Depuis le moment où le mystère radical veut bien montrer le bout de son nez entre les plages de scandale acide et banal, la virtuosité de *Belle dame qui mord* commence à porter autre chose qu'elle-même : de la dérision, de l'effroi, du malheur, encore plus vertigineux d'être si court, si précieux, si lustré jusqu'à l'aigu. Les schémas se reconnaissent, trajectoires de routine, le mal grandi, le mal amour, mais la façon de faire l'art dit maintenant le vrai de la mort. Après les commotions tombées comme un coup, comme un voile sur Abélie, sur Nilli, sur Noélie, la jonction se fait concrètement au dernier titre, Nise.

L'astuce ici ne trahit plus la vie ; la nécessité de produire l'expression rejoint l'inéluctable : la pagination entre avec un tranchant de papier dans le silence. Dans *Belle dame qui mord* la barrière de l'écriture très brillante remplit une fonction ailleurs confiée au gros trait du grotesque : produire le monstre de la vie.

CHRISTIANE GIVORD

L'Express, 1992

BELLE DAME QUI MORD

Anne-Lise Grobéty, Neuchâteloise, vit à Cernier. Auteur de Pour mourir en février (Prix Georges-Nicole), La Fiancée d'hiver (Prix Rambert), Zéro positif et Infiniment plus.

Belle dame qui mord, ce sont quatorze nouvelles au tissu poétique vaporeux et brillant tout à la fois, soleil enjoué et furtif entre les nuages de la souffrance, nommée ici « l'endouleur ». Qu'elle nous écrive la première déception amoureuse, cruelle, ou la rupture d'un couple devant leur petite fille, ou la disparition d'un adolescent, ou encore la trahison du prof bien à tort déifié par son élève, qu'elle s'attarde sur d'anciens épisodes de guerre ou sur l'étrange lien reliant trois frère et sœurs leur vie durant, il suffit de quelques mots à la romancière pour souligner un drame, pénétrer les rouages de la passion, de la jalousie, de la vengeance, sans oublier « le grand-angle de l'amour », ni les nuits striées de ronflements et d'insomnies, ni quelque tragique fait divers auquel elle donne une dimension universelle. Retient son attention « le bas-empire du chagrin » ; font courir sa plume l'étude des pulsions assassines, l'analyse des sursauts racistes. La foule d'un vernissage lui suggère les cloisonnements qui nous entravent, les compartiments qui nous enferment, les cloisons qui séparent les êtres ; elle y retrouve

l'angoisse de son corps à trois dimensions, celle de se situer coûte que coûte par rapport aux autres. La même angoisse la rejoint au Salon du livre, grande foire aux mots, aux phrases, aux pages par milliers, fol carrousel d'écrivains et – vaines avec leurs « espoirs accrochés au cul des mots » comme grelots au bonheur du bouffon – une mise en vitrine littéraire qui, entre nous, suffirait bien tous les deux ans... Nise au Salon, donc, retrouve un amour ancien devenu célèbre. Lui a-t-elle seulement dit une fois « je t'aime », cette « plainte de condamnée » à l'abandon, à l'oubli, à l'esseulement, à l'endouleur ? Fatalité qu'elle conjurera en puisant dans « le fabuleux gisement des mots », filon qui la sauvera de toutes les dérives, de toutes les détresses, même de l'ultime arrachement : celui de savoir que l'amour malade est promis à une mort prochaine !

LUCE PÉCLARD
L'Entraide familiale, 1993

INSTANTS NOUÉS

Avec la *Belle dame qui mord*, Anne-Lise Grobéty revient à la forme brève. Quatorze récits pour raconter la souffrance. Mais la langue, elle, chante.

Avant d'avoir des yeux, des mains, un écrivain a d'abord parfois des oreilles. C'est du moins ce que l'on se dit durant cet après-midi où Anne-Lise Grobéty, vive, simple et chaleureuse, nous reçoit chez elle à Cernier dans le Val-de-Ruz. Son dernier ouvrage, *Belle dame qui mord*, rassemble quatorze récits, tous déclinés au féminin, le plus souvent de quelques pages seulement. Ces textes ne sauraient cependant être traversés au galop. À leur lecture quelque chose fait ralentir l'allure, force à accorder son pas au rythme des mots déposés précautionneusement sur les

pages. Indéniablement, ce quelque chose, c'est d'abord une petite musique légère et entêtante qui découle d'un patient travail sur le choix des mots, leur agencement, leur sonorité.

Optique musicale

« Je suis constamment traversée par des sons et des rythmes », confie Anne-Lise Grobéty. « J'aurais toujours aimé être musicienne », poursuit-elle, dos tourné à un piano sombre et racé, soudain gigantesque en regard de la table où sont rassemblés documents, livres et papiers. « Mon optique de la langue est musicale. Je vais choisir les mots pour qu'il y ait des vibrations très fortes entre eux, des résonances. » Jeu d'échos entre les mots, mais aussi entre les différents textes de l'œuvre. Des liens thématiques, formels, lexicaux soudent les récits. Reprises, renvois, répétitions sont convoqués, dotant l'ensemble d'une forte cohésion.

Si les textes de *La Fiancée d'hiver* (1984) étaient baptisés « nouvelles », ceux de *Belle dame qui mord* sont qualifiés de « récits ». Nuance. « Dans une nouvelle on a traditionnellement une histoire avec un début et une fin. Ici on a moins affaire à des histoires qu'à des moments clés autour desquels tourne un défi, un enjeu, une question existentielle. » Et parce que le mot est lié à « récitation », il a séduit l'auteur qui s'est attachée à « amener ces textes au bord de la récitation, de la déclamation ».

Face à la souffrance

Thème commun : la souffrance, qu'elle soit due à une perte, à une dépossession ou à une absence. Quatorze femmes, au prénom très construit, en prise avec la douleur. Celle qui jaillit d'un coup et à partir de laquelle tout bascule (comme pour Jacée, Liviane) ou celle qui

s'insinue en jouant du temps et qui lentement agrippe ses griffes (Myrthe, Abélie). « L'endouleur », titre initial de l'ouvrage, résume parfaitement l'angle choisi. Évoquant « enfantement », le terme a le mérite de soulever une double question : y aurait-il une attitude particulière des femmes devant la souffrance ? Et : la douleur serait-elle porteuse d'autre chose qu'elle-même ?

Pour Anne-Lise Grobéty, la caractéristique des femmes à la souffrance est « d'accepter de la vivre jusqu'au bout ». Chez les hommes on assisterait souvent, au contraire, à « un refus de la souffrance qui leur enlève du même coup la possibilité de changer ». Car si Anne-Lise Grobéty sait évoquer la douleur dans sa cruauté la plus difficile, elle n'hésite pas à parler des « fruits » de celle-ci. « Si la souffrance est affrontée, il en est créé quelque chose. » Fréquemment, la souffrance est l'occasion de « nouer à soi ».

Dans ces récits marqués par la douleur, les héroïnes entretiennent un rapport difficile à la parole. Que ce soit Niva dans son froid : « Et elle était dans son corps avec toutes ces choses qui remuaient, s'entrechoquaient à lui faire mal, toutes ces choses qu'elle n'avait pu lui dire. » Jacée blessée en été : « Mais ne plus vivre avec l'esquisse de ces gestes, les contours de ces mots tellement confondus au fond de soi. » Nise déambulant dans le trop de livres : « (...) Si elle avait si souvent envie de le retrouver, c'était seulement pour parler (...) » « Dans *Belle dame qui mord*, parler juste est constamment un problème. On a régulièrement affaire à des paroles manquées, déviées ou qui n'atteignent pas leur but. »

Une dimension essentielle non seulement de ce dernier livre, mais de l'œuvre d'Anne-Lise Grobéty dans son ensemble. Que l'on pense simplement au très beau *Zéro positif*, réédité aujourd'hui, dans lequel Laurence se bat avec cette voix qu'elle ne parvient pas à laisser

monter jusqu'à ses lèvres. « Je crois que j'ai commencé d'écrire avec cela. Ce sentiment de l'incomplétude du langage oral. D'autant plus qu'on est dans un pays où le non-dit prend une place énorme, où la cassure est immense entre ce qu'on sent vraiment, ce qu'on voudrait demander et ce qu'on se sent obligé de dire parce que les choses vont vite, qu'on a peu de temps et qu'on a de la pudeur. »

Tâches à concilier

Sur le plan formel, exploration des limites, *Belle dame qui mord* se détache comme un ouvrage à la beauté subtile et aux richesses délicates, même si ici ou là une phrase cède sous le poids d'un trait trop recherché, distillant un certain maniérisme. Certains choix qui pourraient être qualifiés de précieux obéissent toutefois à une logique tout autre. Il en va ainsi des prénoms : Paulia, Sélène, Liviane. Dans la mesure où ces femmes sont la symbolisation d'une souffrance, il s'agissait de les « éloigner de la réalité pour les amener sur l'étagère du symbole ».

Écriture très construite, mais tout sauf purement cérébrale. « Pour moi, la seule manière de travailler, c'est de ne rien laisser en repos, de faire appel à toutes les ressources de mon corps, à toutes mes mémoires. » Activité exigeante. Anne-Lise Grobéty en sait quelque chose, elle qui a dû apprendre à concilier ses tâches de mère – elle a trois filles âgées de 17, 14 et 12 ans – et d'écrivain.

Pour *Belle dame qui mord*, l'auteur a cependant inauguré une nouvelle manière de travailler. Plus d'écriture dans la maison familiale à l'aube (l'unique moment calme de la journée), mais de régulières petites escapades dans un village du Val-de-Travers, La Côte-aux-Fées. Un endroit paisible qu'Anne-Lise Grobéty apprécie particulièrement. Là, l'espace de quelques jours, elle a tout loisir

de goûter au « luxe de se lever le matin et de n'avoir rien d'autre à faire que de se mettre à écrire ».

MYLÈNE PÉTREMAND

Construire, 1993

Niva, Nilli, Nise? Anka, Anaé, Abélie?! Des prénoms. Des prénoms de femmes qui pour un moment, celui d'un récit, donnent forme à la souffrance. La souffrance, sous toutes ses formes. Des prénoms qui prêtent leur identité aux personnages, protagonistes esseulés, de chacun des quatorze textes qui composent *Belle dame qui mord*. Des textes brefs, chacun consacré à un aspect de la douleur. La douleur mise à plat, décortiquée, présente n'importe où et surtout n'importe quand, comme le suggèrent les titres des récits, qui donnent une autre unité au recueil.

Ainsi « Niva en janvier » raconte un viol (ce pourrait être le viol), la douleur du corps bien sûr, mais bien plus encore celle de l'âme. « Sélène ce lundi-là » relate la perte, celle d'un enfant mort en dormant, mais davantage encore le vide immense pour celle qui reste, la mère. « Muse de cinq à six » dénonce la souffrance provoquée par l'incapacité de communiquer avec les autres et donc la solitude, l'enfermement : « De toute façon, où que nous allions, c'est dans des cloisonnements que nous avançons », affirme Muse. La distance comme remède à la souffrance?... « Dulcie fin de soirée » évoque l'amour, l'amour non réciproque, le pire de tous, et par conséquent la tristesse qui habite l'incomprise. Et là à nouveau le besoin de recul, pour atténuer la souffrance : « La vie est surtout faite d'êtres qui aiment des êtres qui ne les aiment pas. »

Viol, séparation, perte, abandon, solitude. Cette douleur qui provient de l'extérieur de soi, qui est le plus souvent provoquée par autrui et qui s'installe

généreusement en soi, avec laquelle il faut vivre et composer, c'est ce qu'Anne-Lise Grobéty appelle l'Endouleur. « Le titre de *Belle dame qui mord* était d'abord *L'Endouleur*, mais, pour diverses raisons, je n'ai pu le garder. Tous ces textes partent de l'entrée dans une souffrance. Tantôt le moment où l'on entre – l'en-douleur – tantôt le moment où cette douleur a déjà porté ses fruits. Oui, ses fruits. C'est là le nœud du livre. »

Un moyen d'en sortir? de réchapper à « l'endouleur »? Outre la prise de distance préconisée, l'auteur « propose » quelques solutions, toutes définitives, comme la vengeance meurtrière dans « Jacée en été », le rêve fatal dans « Noélie en novembre » ou la maladie incurable dans « Nise 4 mai 1991 ». Radical programme que celui-ci où les moyens de mettre un terme à sa douleur, à son « en-douleur », se résument en un seul: la mort. Déprimant ce livre? Paradoxalement peut-être, la réponse est « non »! Le choix des mots, le jeu des sons, le rythme des phrases, une observation incisive de l'être humain font de chacun des récits de *Belle dame qui mord* un poème de la douleur, mais en douceur et en beauté.

LINE-CLAUDE ROUX DAYER
Valais Demain, 1993

Quatorze nouveaux récits d'Anne-Lise Grobéty, construits autour d'un prénom féminin

Ces prénoms s'épellent en quelques légères voyelles et s'articulent sur quelques consonnes qui font écho à un moment spécifique de l'année, du mois ou de la journée: « Jacée un été », « Niva en janvier », « Paulia l'après-midi »... Sur ces fils de trame s'enroule « l'endouleur », premier titre qu'Anne-Lise Grobéty avait retenu pour ce recueil. Elle situe cette « endouleur » tantôt dans « le

moment où on entre – l'en-douleur – tantôt (dans) le moment où cette douleur a déjà porté ses fruits». Ces douleurs au-dedans, celle de Niva qui «va et vient dans son hiver» parce que l'homme qu'elle désirait aimer n'a été qu'une brute, celle de Sélène qui attend «d'accepter que l'enfant ne soit plus là» ou celle d'Abélie à laquelle le temps «avait fait un petit croche-pied, double croche Abélie croche», toutes ces douleurs s'expriment avec plus ou moins de violence ou d'acceptation. Ni révolte, ni recherche forcenée d'une échappatoire, chez ces personnages-femmes, pour s'abstraire de la douleur: celle-ci est vécue jour après jour avec une patience qui porte son fruit.

Entre prose et poésie

La narration s'élabore par touches, bribes suggestives, selon des rythmes lents ou haletants, accrochés aux sonorités des mots qui s'appellent, se répondent, s'absorbent et se recréent. Des drames silencieux crient. La souffrance intérieure ne se répand pas en plaintes amères, elle s'exprime à travers de petits tableaux – des aquarelles peut-être – dans lesquels la nature dévoilée exhibe les forces antagonistes de la vie. «L'endouleur» mûrit jusqu'à «l'endouceur», pour Abélie c'est «tant qu'elle le voudra le jour vibrera!» et pour vous lecteur c'est «mais il fera jour, tant que vous voudrez».

Si un jour vous vous trouvez sur «une route qui (fait) juste son petit travail de passer par là...», ainsi parle-t-elle Anne-Lise Grobéty, alors suivez-la.

J. B.

Le Quotidien jurassien, 1993

«Quatorze textes pour dire le mal-être, l'endouleur», quatorze textes ciselés avec une précision toute

neuchâteloise, quatorze textes puisés dans l'histoire de l'auteur, dans celle du monde ou dans les faits divers, quatorze textes qu'on pourrait qualifier de poèmes en prose, nous permettent de retrouver la petite musique d'Anne-Lise Grobéty. « La vie est surtout faite d'êtres qui aiment des êtres qui ne les aiment pas ! » dit-elle, pour justifier les mots (les maux ?) qu'elle aligne ici, presque effrayée par cette violence, à l'image de Nise le 4 mai 1992 qui clôt le recueil et où l'on voit Nise déambuler dans les allées du Salon du livre de Genève, se demandant combien de fois les mots « amour » et « mort » étaient imprimés dans cette curieuse Cité.

Ce livre distille un suc noir, plein de contrastes : si la douleur est souvent compagne de la violence, elle n'empêche pas la sensualité. Si l'amour ne peut être que malheureux, il n'empêche pas le cycle des saisons. Si les rêves sont béants, ils n'empêchent pas l'envol « dans l'herbier du sommeil où sèchent les étoiles ». Si l'horreur est humaine, elle n'empêche pas de lire des lignes de vie et de cœur « pleines de force et pleines de souffle ».

CHARLES-HENRI DAHLEM

Coopération, 1992

Un jour, sans crier gare, une fissure craquelle la surface polie de l'apparente sérénité. Quelle secousse sismique imperceptible initie la désagrégation de l'être intime ? On ne peut pas toujours la nommer mais elle est mortelle, souvent. Anne-Lise Grobéty appelle l'« Endouleur » cette expérience du malheur. Elle est commune à toutes les filles aux prénoms troublants qui font allégeance à cette *Belle dame qui mord*, la belladone mortifère. La souffrance n'attend pas le nombre des années : Paulia n'est qu'une toute petite fille oubliée dans la neige pendant que les adultes se déchirent. La blessure est

parfois dérisoire, comme le désarroi de Liviane qui espère tant de reconnaissance de son professeur adoré quand il ne s'inquiète que de sa poitrine naissante. La douleur est assassine quand elle fait craquer les glaces intérieures de Myrthe et la précipite vers la folie et le crime. Quatorze récits explorent ainsi les registres du malheur. Ils sont brefs, cinq ou six petites pages d'une écriture travaillée à l'extrême, portée au bord de l'artifice, ciselée comme de la poésie. Anne-Lise Grobéty joue des rimes, de l'allitération. « Entêtant genêt autour de la tête ! » : c'est Liviane qui jubile au printemps, juste avant la fêlure. Les phrases s'évadent de la prose, s'organisent en vers le temps d'un quatrain, se répondent en jeux typographiques. À sujet grave, traitement ludique, ellipses énigmatiques qui suggèrent la cassure. La nouvelliste inaugure une écriture précieuse, raffinée à l'extrême, concentrée : quatorze variations brillantes sur basse continue. En relisant *Zéro positif*, paru en 1975 et réédité par Bernard Campiche, on peut mesurer l'évolution de l'auteur. Non que ce roman de la déprime féminine ait vieilli : beaucoup s'y reconnaissent encore. Mais on voit qu'il portait déjà en germe les recherches stylistiques de *Belle dame qui mord*, le souci du rythme, le goût des vocables rares, porté ici à l'extrême.

ISABELLE RÜF
L'Hebdo, 1993

ALMANACH DE « L'ENDOULEUR »

Il ne faut pas perdre un mot du dernier livre d'Anne-Lise Grobéty, dont chaque pièce miniaturisée s'inscrit dans une manière de constellation. Le noyau de chacun de ces petits astres est un prénom, qui tire son orient d'une heure du jour ou de telle couleur saisonnière, de telle année

particulière. Ce fut en janvier que Niva passa du printemps de sa jeunesse à l'hiver d'une première désillusion; une après-midi de neige candide que Paulia, dans sa luge d'enfant, enregistra pour jamais la dernière colère de ses parents en rupture; au vert d'avril que Liviane troubla son pasteur en lui avouant sa ferveur toute spirituelle; un lundi fatal que Sélène fut rejointe par le malheur sur le « versant du sourire »; en l'an 43 que la Polonaise Anka suivit de sa fenêtre les ombres des damnés voués aux fosses communes; à la pleine lune que tel frère et ses deux sœurs jouèrent au paradis sur terre; en été que Jacée des pâturages languit d'être aimée; la nuit que Nilli souffrit du ronflement de son amant, plus incongru que le « camouflet d'un gros pet »; en fin de soirée que Dulcie compatit avec telle autre mal-aimée en lui faisant penser que « la vie est surtout faite d'êtres qui aiment les êtres qui ne les aiment pas », ou encore à la tombée du jour que Myrthe, pour se délivrer du poids de sa pauvre existence, en écrasa une autre...

Cela tient à presque rien, comme autant de figures de givre sur une vitre. Autant dire que l'essentiel d'un tel livre ressortit à son écriture. Mais quelle musique claire et sonnante, songeuse, ombrée, pensive, se dégage de tous ces mots, pour l'exorcisme de « l'endouleur ».

JEAN-LOUIS KUFFER

Le Passe-Muraille, 1992

Anne-Lise Grobéty, pur-sang de nos prairies littéraires. En doutez-vous? Ouvrez *Belle dame qui mord*, quatorze récits qui vous enlèvent à l'amble, au trot, au galop. Ce n'est pas tant la distance qu'elle parvient à couvrir qui impressionne ici, mais la libre frappe des mots, une aisance concentrée, l'ébrouement des rythmes, quelque chose de souverain dans l'émotion, dans l'invention, dans la ruse du trajet.

Nous connaissons les romans au long cours, *Zéro positif*, dont une dixième réédition sort de presse, ou *Infiniment plus*. Que devient un souffle si soutenu dans l'œuvre courte, quand l'écrivain en quelques minutes joue à quitte ou double ? Les *Contes-gouttes* furent une première réponse au défi de la brièveté. Ils tenaient de la gageure. Il y eut les belles nouvelles de *La Fiancée d'hiver*. Nous découvrons aujourd'hui des récits. Nuance ! L'esquisse d'un portrait, la destinée d'un personnage importent moins en ce livre que le drame intime serré sur l'instant, « l'endouleur » dit Anne-Lise Grobéty.

Sa maîtrise éclate dans la surprise de l'attaque, cette première carte qu'on abat devant le lecteur, ce mot liminaire, par exemple, bizarrement haché :

dé — vou — ée.

Il frappe du sceau de l'apitoiement ambigu l'histoire de « Myrthe à la tombée du jour ». Une blessure, d'entrée de cause, est suggérée, qui va s'envenimer en neuf pages. Une pauvre femme, brave ouvrière, bonne paroissienne, qui avait vu s'installer dans son village des Dzodzets, puis des Italiens, puis des Espagnols, puis des Portugais, puis des Yougoslaves, puis des Turcs à moustache qui séchaient leurs slips à la fenêtre, puis tout un monde à côté de quoi les Fribourgeois, en rétrospective, paraissent drôlement civilisés, n'y tient plus quand débarquent les demandeurs d'asile nigériens. Par un soir blanc d'hiver, une petite main noire se glisse dans celle de Myrthe et c'est l'effondrement intérieur. La haine explose d'être devenue absurde. Folle, la dévouée étouffe l'enfant sous la neige.

Un autre récit commence par la platitude provocante : « Elle était fleuriste. Elle avait dix-neuf ans. » Histoire d'Andrea, dont les journaux racontent qu'on a retrouvé le corps sur une bouche d'égout, étranglée par un ami cuisinier. Les sentiments que lui portait

l'étrangère le barbaient. En vérité le personnage du récit n'est pas Andrea mais Dulcie, en fin de soirée, qui rêve « dans le bas-empire du chagrin », elle attendait autrefois que son ami lui fasse quelque chose, et il restait tout boutonné, et les années ont passé, elle a quitté le « versant nord », notre pays où tout baigne et roule, où l'autre n'existe pas et quand il existe dérange. Elle a connu le sud crevant sous ses récoltes chauves, brousse, savane, bush, mitraille de bandes rebelles. Mais là-bas, l'espoir n'était nulle part. Un récit-méditation. Une élégie, avec « les mêmes vieux refrains de misère réentonnés partout au monde ».

En chacune de ces quatorze histoires la course semble d'abord errer, comme pour retarder la souffrance, le récit hume la météo, l'heure ou les aiguilles de sapin, l'œil fixe un détail, par exemple un bébé emmitoufflé. Rien qui dépasse. Il est assis sur une luge et la corde qui la tire, tantôt tendue, tantôt tortillante, devient signe, système nerveux du père. Une promenade hivernale. Une idylle papa-bébé dans le scintillement. Mais des vocalises animent le paysage, la page devient partition, non non non non non non chante la Reine de la Nuit. La mère imaginée. En fuite. Cantatrice, on le devine. Amoureuse d'un autre. « Tu étais d'accord de nous donner encore une chance », gémit une phrase qui tombe comme la corde inerte et molle sur la neige.

Le récit le plus fort est peut-être celui d'Anka la Polonaise. On l'entend, cette vieille, on la voit se remémorer 1943. Anne-Lise Grobéty introduit en son texte d'étranges phrases slaves pleines de z, de w, de l barrés pour exprimer la douleur de l'aveu. La guerre est résumée par ce qui apparut dans le cadre d'une fenêtre de village. Cortèges successifs du malheur... Soldats sur leurs camions, troupes hargardes, enfin l'horreur absolue, les défilés plus lents d'hommes et de femmes sortant du bois

de bouleaux, compacts, entrechoqués. Des bras s'agitent. Des bouches supplient à boire.

Le village s'habitait à leurs feulements mais un jour, dans les bras d'une mère, entraînée dans la masse noire, apparaît un nœud de lumière, une petite fille au ruban orangé. « Donne-moi la petite, cria soudain Anka, sinon elle va mourir avec toi ! » Mais la condamnée déjà ne voyait plus, n'entendait plus et le nœud bascula de côté, dans un élan pour échapper à la main tendue.

BERTIL GALLAND

Le Nouveau Quotidien, 1992

POUCE, LA VIE, POUCE !

« Pouce, la vie, pouce ! » C'est le cri que lance Anne-Lise Grobéty dans son dernier ouvrage. Il traverse les pages et déchire l'espace calme de la lecture. Par touches de couleur, par touches de vies, les histoires des femmes et des hommes des divers récits tissent une toile, celle de notre monde. Ce dernier, divisé entre le Nord et le Sud, écartelé, n'en finit pas de se diviser en fractions qui s'épient et s'affrontent. Les fusils du Nord pèsent lourd sur les épaules des adolescents du Sud. Aux vagues migrantes de la Méditerranée succèdent celles d'Afrique.

Les êtres se débattent « comme l'insecte qui meurt sur le dos » dans des sociétés qui vont à la dérive et qui se déchirent dans les guerres.

Anka, 1943. La troupe des êtres condamnés à mort, parce que juifs, défile sous les fenêtres de cette femme. La vie est dure pour tout le monde. « Même la route était coupable désormais de les amener là où elle les amenait. » Parmi cette foule grise, une enfant au ruban orange, une étincelle de vie. Quelques jours plus tard, il ne reste de ce passage vers la mort que le ruban traînant dans la

boue, l'enfance avec ses rêves aux couleurs de la vie est anéantie.

Les récits s'égrènent sur le fil tendu de la douleur. En toile de fond, les lentes germinations de la nature, la vie qui sourd de la terre. « Le temps traverse la vie à toute allure », la vie de celles qui aiment et de celles qu'on n'a jamais aimées. Les femmes tracent leur chemin. « Le mariage, les enfants, tout est silencieusement venu. » Leurs journées sont « parfois anéanties par l'effort pour ne pas pleurer ». Pouce, la vie, pouce.

Les récits s'enchaînent. Il faut se laisser emporter par l'écriture. Au fil de la lecture, on apprend à voir à travers le regard d'Anne-Lise Grobéty.

S. F.

Femmes suisses, 1993